Anne Cauquelin

# Potamor



SEUIL

# POTAMOR

232

16°Y 2
41479

*ANNE CAUQUELIN*

# POTAMOR

récit

*ÉDITIONS DU SEUIL*
*27, rue Jacob, Paris VI^e^*

DL-15-03-1978-06874



ISBN 2-02-004782-9.

© ÉDITIONS DU SEUIL, 1978.

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants causes est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivant. du Code pénal.

# 1

Mon nom est DDKRSWadl.

Nous avons un système très commode, ici, pour les patronymes : les deux premières lettres indiquent le pays d'origine, la troisième le signe du zodiaque, et l'ascendant est précisé par la quatrième lettre; enfin les deux dernières renseignent sur le niveau social (la classe d'appartenance); quant aux trois dernières petites lettres, elles indiquent le prénom, qui est laissé au choix des parents : ad libitum. Comme mes parents étaient de basse extrace (SW!), ils n'avaient pas compris ce que signifiait « ad libitum » et m'avaient donné comme nom l'indication de la liberté du choix. Appelez-moi donc adlibit comme tout le monde.

La médiocrité de mon origine ne m'a pas empêché de faire carrière et d'obtenir à 30 ans un bon emploi au service des investigations pour une meilleure gestion de la société.

Nous travaillons beaucoup à améliorer le système des fiches individuelles, à les simplifier et à inventer de nouvelles immatriculations à la fois plus complètes et plus schématiques.

Nous avons nos savants, nos ingénieurs et notre

centre expérimental. Le gouvernement met à notre disposition des groupes de 100 à 150 a-nomiques reconnus et quelquefois plus, et nous les soumettons à diverses expériences de classification. Nous avons ainsi testé divers modes de gestion : la semi-autogestion par crises, la gestion autoritaire, démocratique, représentative et autres combinaisons. Mais, cela n'est pas mon affaire et je veux seulement situer dans son cadre la mission que j'eus à accomplir pour le service des investigations et dont le résultat mérite, à mes yeux, d'être porté à la connaissance de tous.

Je prends donc la liberté de décrire, modestement, un système qui me paraît être promis à une haute destinée : celui du Potamor.

Je passe sous silence la manière dont j'obtins ce poste de choix — encore que la manière dont je l'obtins est certainement en rapport direct avec l'intérêt que je pris au système du potamor. Brièvement, disons que mon collègue DCJQRV Abel mourut d'une indigestion dans l'année précédant ma promotion à l'ancienneté dans le grade supérieur. Or, il est de règle, dans nos services, qu'un poste vacant soit pourvu par un employé fiché dans la catégorie qui jouxte, au niveau inférieur, celle du disparu.

En tant que DDKRSW, j'étais exactement celui qui devait prendre sa place. Comme il avait été désigné pour participer à une mission en dehors des limites de notre territoire, en Décalie, j'entrai tout naturellement dans l'équipe, en qualité de modeste observateur; mes études littéraires me servirent : je fus chargé du rapport. Ce n'est pas ce rapport, fort long et fastidieux, que je veux vous soumettre ici, mais le point qui me captiva — et

que mes chefs voulurent ignorer — ou plutôt qu'ils ne considèrent pas comme essentiel. Je sais donc ce que je risque en publiant ce petit commentaire, serait-ce dans un colloque non officiel : tout simplement ma place et sans doute plus encore : le peu qui me sert à vivre. Mais j'ai trop d'estime pour la science et pour les chercheurs, messieurs, pour ne pas préférer la perte de mes droits civils à celle de l'opinion que j'ai de moi-même.

Je fus donc à Potamor dans l'année X. J'y passai deux ans. J'y vis un peuple consciencieux, serviable, affable, doux, qui entretenait avec nous des rapports souriants mais timides. Ils avaient une industrie : la distillation des eaux du lac, un bon commerce, une culture intéressante.

Nous prenions force notes sur la structure sociale, leur système de gouvernement, etc.; les statistiques et les cartes s'alignaient en bon ordre dans nos fichiers et nous étions prêts à repartir, quand j'eus la curiosité de vouloir entrer dans un bâtiment administratif situé un peu en dehors de la ville principale et dont l'élégante forme m'attirait.

Je demandai au guide, qui était aussi notre interprète : qu'est-ce ? (leur langue n'est pas très éloignée de la nôtre mais leur accent est déplacé sur la première syllabe, souvent, et leurs consonnes plus gutturales. Certains de leurs discours officiels sont d'ailleurs lus à l'envers, la bande magnétique sur laquelle est enregistré le discours est passée à l'antenne sur la face non impressionnée, ce qui donne à l'écoute l'impression d'un chant slave).

Il me répondit qu'il allait demander l'autorisation de me faire visiter ce qu'il appelait alors avec beaucoup

d'émotion le « Grand Potamor ». Il l'obtint. Mais à la condition que j'irais seul de la mission, et flanqué de deux interprètes guides officiels (c'est-à-dire en uniforme). Cette dérogation en faveur d'un minable sous-fifre de l'équipe ne m'attira pas de vives sympathies et si j'avais été plus diplomate, j'aurais refusé. Cependant, ma curiosité l'emporta.

Le bâtiment que j'avais aperçu de loin, était plus important que je ne le pensais. Et tout d'abord, il était plus éloigné de la ville que je ne l'avais prévu. Nous prîmes pour atteindre la colline sur laquelle il était situé un autobus spécial dont les flancs s'ornaient de l'inscription : AE. D'autres autobus que nous croisions ou que nous doublions portaient : EK, KR, ou encore SZ.

Je m'enquis de ces signes : « Nous vous l'expliquerons tout à l'heure », me répondirent mes deux aides de camp.

L'autobus s'arrêta au terminal; une petite coupole voisine d'une place très grande. La place étaient entièrement blanche; de la neige artificielle, douce au toucher et comme duveteuse. Il faisait très doux, et l'effet de la neige, quand tous les arbres avaient des feuilles, était étrange.

Plusieurs rues partaient en étoile de la place, elles portaient les signes des autobus qui les empruntaient (ou le contraire) AE, EK, KR, SZ.

A chaque arrivée de la rue sur la place, à son embouchure dirais-je, une petite coupole où stagnait un autobus.

Peu de monde au demeurant dans ces autobus, peu en attente sous les coupoles, et peu qui se dirigeait vers

les quatre entrées du bâtiment à l'extrémité de la place.

Cet immeuble, de haute taille, était tout simplement un orgue. Il était constitué du groupement de plusieurs tuyaux métalliques (en fait, comme je pus m'en apercevoir par la suite, ces tuyaux étaient de verre renforcé) de différentes hauteurs qui scintillaient dans le soleil pâle et le temps doux.

La présence de cet immense orgue (la hauteur du tuyau le plus long était bien de 200 mètres) me donnait l'impression d'être, quoiqu'à l'air libre, à l'intérieur d'une église, et les coupoles d'autobus semblaient abriter des saints...

Nous avançâmes vers une des entrées surmontée des lettres AE. Elle semblait plus importante que les autres, bien qu'elle s'ouvrît dans le corps du bâtiment qui semblait le moins haut.

A mesure que nous approchions — la neige était toujours aussi duveteuse, tiède et aurait-on dit, parfumée — l'air vibrait légèrement et comme musicalement.

— Musique ? demandai-je, m'attendant à voir les haut-parleurs qui diffusaient pareille harmonie.

— Non, répondit le gardien de droite. État de la situation de Potamor.

Comme je le regardais, interrogatif, le gardien de gauche se mit à m'expliquer « l'état des choses ».

C'était tout simplement le bruit que fait l'ordinateur en rendant compte de l'état des choses. Il était branché jour et nuit et donnait toutes les informations, seconde par seconde, sur les choses.

— Quelles choses ?

Les deux gardiens se tournèrent vers moi, étonnés, dans un cliquetis de médailles et autres colifichets.

— Notre vie civile et effective.

Je n'avais jamais entendu cette expression, et je rêvai à sa signification sans m'aventurer dans des questions sûrement malencontreuses.

Au lieu de monter dans les tuyaux comme je l'aurais cru, nous descendîmes, dès la porte franchie, dans une large crypte. Au centre, une machine à clavier sur laquelle s'affairait une multitude de petits hommes en blanc, dans un bourdonnement incessant.

— C'est le stock de tous les états civils des hommes du Potamor. Il est continuellement à jour, et chaque mort s'inscrit sur sa fiche.

— Mais, dis-je, il ne meurt pas à Potamor tant d'hommes à la fois ?

— Si, répondirent en chœur les gardiens, il n'y a pas qu'une seule mort, ni qu'une seule naissance. Tout homme peut mourir quand il veut, civilement. La mort effective, c'est une autre affaire, moins importante. Ici, c'est la gestion des impôts de Potamor.

En disant cela, ils baissèrent la voix.

— Les impôts ? demandais-je. Quels impôts ? Ce n'est pas au ministère des finances qu'il appartient de... ?

— Non, c'est à ce ministère-ci qu'on verse l'impôt sur la mort.

Étais-je déjà dans un autre monde, rêvais-je ? Cette neige, cette musique, ces gardiens cliquetants, la machine... Je dus pâlir ou manifester quelque trouble car je me sentis saisi par le bras (droit) et mon gardien (droit) me dit gentiment :

— Reposez-vous. Il y a une salle de rafraîchissement...

L'allusion, certainement involontaire, au froid de la mort me remit immédiatement debout :

— Non, proférai-je.

Nous ressortîmes de la crypte et j'accélérai le pas. Mais mes gardiens voulurent me payer un verre au bar — oui, il y avait un bar avec du très bon bourbon. Je me laissai faire et devant ma capacité de boisson, qui sembla les surprendre, les gardiens se mirent, sans façon, à me décrire le système de l'Orgue, des impôts et de la vie à Potamor.

A l'aide de ce qu'ils me dirent alors, dans ce bar adjacent à la grande crypte, sous la lumière d'un candélabre de bougies artificielles, et avec ce que j'appris ensuite, de la bouche de quelques administrateurs, je vais essayer de vous rendre compte du système dans son ensemble. S'il y a quelques erreurs dans mon exposé et si le système vous paraît imparfait, la faute en est au peu de temps que j'eus pour réunir ma documentation et à mon peu d'expérience en la matière.

A Potamor, comme dans notre pays, les classes sociales sont étagées et fixées par des normes. En gros, il y a trois classes productives, elles-mêmes subdivisées en rangs de classes.

De A à E, les gros revenus, de E à K, les fonctionnaires de haut niveau, de K à R les employés moyens. (5 rangs pour la classe supérieure, 6 pour la classe intermédiaire, 8 pour la dernière classe.)

De S à Z, il s'agit de la classe improductive, de revenu nul, et sans emploi fixe, ce que nous appelons chez nous des marginaux. Les 4 rues, les 4 lignes d'autobus et les 4 entrées du bâtiment correspondaient à ces 4 classes.

La répartition et le maintien de ces classes sont obtenus dans une proportion toujours identique, par

un brassage des éléments qui repose tout entier sur deux principes au moins, à ce qu'il me semble.

1. Tout individu de Potamor est censé vouloir persévérer dans la vie active. Je dis bien « vie active », c'est-à-dire sociale et productive. (On verra ce qu'entendent les Potamoriens par productif.) Cet axiome de base suggère que la vie et le travail sont au-dessus de tout soupçon. Ces deux valeurs sont liées pratiquement, car la mort effective (biologique) n'est pas l'objet de grandes lamentations ni d'un rituel obsédant. Accident de parcours, sans plus. La coupure qu'introduit la mort accidentelle dans une vie construite sur le droit au travail est plutôt, au contraire, bénéfique dans la mesure où les impôts versés par les parents pour acheter ce droit se trouvent du fait d'une mort effective reversés dans le POT commun.

Bien pis est la mort de l'activité qui prive le citoyen de tout contact social et l'envoie rejoindre les catégories les plus basses et les plus méprisées : de S à Z.

Si l'on veut résumer en une formule ce principe constant, on pourrait dire : « Il faut s'enrichir pour travailler et non travailler pour s'enrichir. » Renversement qui n'est pas de pur langage, comme vous le verrez par la suite.

2. Le second principe sur lequel repose Potamor est celui de la culpabilité présumée (et non pas imposée) des parents vis-à-vis de leurs enfants et plus généralement d'une génération vis-à-vis de l'autre. Mais il me faut, pour éclaircir ces deux points, entrer dans le détail du règlement des IMPÔTS.

Règlement :

1. l'impôt est facultatif;

2. il est payé par les parents, dès la naissance de leur enfant et versé par eux jusqu'à ce que l'enfant atteigne l'âge de 25 ans;

3. l'impôt est fixé d'après la catégorie d'inscription. Les parents ont le loisir d'inscrire leur progéniture dans n'importe laquelle des catégories de A à Z, la première (A) étant fort onéreuse et la dernière n'exigeant qu'un léger et comme symbolique paiement : ce qu'il faut d'encre pour l'inscription;

4. cet IMPÔT aux modulations variées est versé au Grand Potamor qui collecte ainsi des sommes importantes destinées à assurer du travail aux nouveau-nés bientôt adultes, mûrs puis vieillissants. Ce qu'on appelle alors IMPÔT sur la MORT est donc une assurance de vie active que fixe, dès le départ, l'horizon de la vie c'est-à-dire l'âge de la mort civile.

Ainsi décrite, la société de Potamor paraît devoir se figer à partir de l'état des choses existant et s'éterniser en silence dans ses classes préfabriquées; or, il n'en est rien. Car l'inégalité criante qui semble régir le corps social se disperse bientôt en des équilibres précaires et le flux incessant des culpabilités croisées agite sans cesse un corps en transformation.

Voici pourquoi :

L'impôt versé bi-annuellement par les parents pour leur descendance, une fois prise l'inscription, est, à l'âge de 25 ans, dû par les enfants devenus adultes. S'ils ne peuvent payer l'impôt d'autant plus lourd que les parents avaient payé davantage, ils descendent automa-